

# Jean Basile



Par  
RÉMI FERLAND\*

Jean Basile était un dilettante. Ce mot peut être pris en mauvaise part. On pense à un butineur, éparpillé de manière superficielle. De fait, le savoir de Jean Basile paraissait vaste, mais n'était pas nécessairement profond en proportion. Dans sa préface à *Cette langue dont nul ne parle* (VLB, 1985) de Denis Vanier, d'entrée de jeu, il tance le poète sur son orthographe fautive de Hölderlin, mais lui-même, quelques lignes plus loin, estropie le patronyme du controversé Teilhard de Chardin.

Pour Jean Basile, le savoir universitaire était « caduc », selon son mot. À mon humble sujet, il écrivit au même Vanier (lettre du 6 mai 1988) : « Encore un peu trop universitaire à mon goût ». Renchérissant, j'ajouterais volontiers que mon environnement professionnel n'est pas toujours stimulant sur le plan des idées. Dans un colloque, un pédagogue patenté nous prévint avant de nous asséner la lecture monocorde de sa communication : « Je vais vous ennuyer ». Il ne s'agissait pas d'une « précaution oratoire », ni d'une « prolepse », ni même, hélas ! d'une plaisanterie : consciencieusement, l'orateur accabla son auditoire d'un exposé circulaire et inutile. Un collègue très tôt piqua du nez. Nous sortions d'un banquet. Le même collègue somnolent, à qui je fis part, pour connaître son avis et un peu par provocation, du point de vue de Jean Basile sur notre corporation et son expression accréditée, me répliqua que l'université lui rendait libéralement la pareille : un plumitif « caduc » et sans intérêt.

Car il est facile de disqualifier un écrit exigeant. « Déprimant », « rebutant » : ce sont encore des mots de Jean Basile, par

lesquels je l'entendis châtier une production un peu abrupte, mais dont l'ascension me semblait récompensée par des fruits savoureux au sommet. *Per aspera ad astra* : « Par des sentiers ardu jusqu'aux étoiles ». C'était la devise, entre autres, des cigarettes Pall Mall, que j'interprétais ainsi, au temps de ma jeunesse fumeuse : des bouffées rudes pour la gorge, mais conclues d'une sensation suave.

La simplicité peut être de l'orgueil. « Vous vous pensez savant, avec votre discours abscons ? Moi, je résumerai tout en un éclair, espièglement, dans un regard d'aigle. Je ne m'embarasse pas de complications et irai droit au clocher. »

Telle était aussi l'attitude de Jean Basile.

Mais en définitive, c'est favorablement, en lien avec son étymon italien, qu'il convient d'entendre à son sujet le mot *dilettante* : quelqu'un qui se délecte. Jean Basile lisait et écrivait avec plaisir, et cette délectation raffinée, supérieure, se transmettait au lecteur.

J'ai connu Jean Basile en 1987. Les circonstances de la Rencontre internationale Jack Kérouac à Québec m'avaient constitué éditeur, et vit le jour aux éditions Rémi Ferland *Travaux pratiques*, un recueil d'essais et d'articles journalistiques de Denis Vanier (encore et toujours Denis ! mais à cette époque, à mes yeux, il brillait comme un phare, au sens de Baudelaire, et cette impression est demeurée la même, toute-puissante et indélébile : un de nos rares écrivains véritables) et Josée Yvon (non